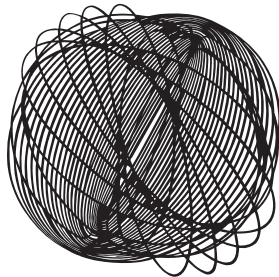


DU MONDE ENTIER

FERDINAND VON SCHIRACH

TABOU

ROMAN
TRADUIT DE L'ALLEMAND
PAR OLIVIER LE LAY



nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

CRIMES

COUPABLES

L'AFFAIRE COLLINI

Du monde entier

FERDINAND VON SCHIRACH

TABOU

roman

*Traduit de l'allemand
par Olivier Le Lay*

nrf

GALLIMARD

Titre original:

TABU

© Piper Verlag GmbH, Munich, 2013.

© Éditions Gallimard, 2016, pour la traduction française.

Sitôt que la lumière du vert, du rouge et du bleu se mêlent à parts égales, le blanc nous apparaît.

Théorie des couleurs de Helmholtz

Par une claire matinée du printemps 1838, à Paris, sur le boulevard du Temple, une nouvelle réalité vit le jour. Elle modifia le regard, le savoir et la mémoire des hommes. Et, au bout du compte, la vérité.

Daguerre était un décorateur de théâtre français. Il s'efforçait de créer des tableaux qui eussent l'apparence de la réalité. Par un trou ménagé dans une caisse de bois, il fit jouer la lumière sur des plaques d'argent iodurées. Les vapeurs de mercure révélèrent ce qui se déroulait sous ses yeux. Mais il lui fallut attendre longtemps avant que les sels d'argent réagissent : les chevaux et les passants étaient trop rapides, le mouvement demeurait invisible, la lumière ne grava sur les plaques que des maisons, des arbres et des rues. Daguerre venait d'inventer la photographie.

Sur ce cliché de 1838, dans l'ombre diffuse des fiacres et des promeneurs, on a la surprise de distinguer nettement un homme. Tandis qu'autour de lui tout s'enfuit à vive allure, il se tient immobile, les mains croisées dans le dos. Sa tête seule est un peu floue. L'homme ne savait

rien de Daguerre et de son invention, c'était un simple passant qui se faisait cirer les souliers. L'appareil parvint à les saisir, lui et le cireur de chaussures – ils furent les deux premiers êtres humains sur une photographie.

Sebastian von Eschburg avait pensé bien des fois à cet homme immobile, à son visage estompé. Mais ce n'est qu'à présent que tout était fini, que l'irréparable avait été commis, qu'il comprenait enfin : cet homme, c'était lui.

VERT

À mi-chemin de Munich et de Salzbourg, un peu en retrait des grandes routes, se trouve le village d'Eschburg-le-Château. De l'édifice qui donna son nom au village ne subsistent plus, sur la crête de la colline, que de maigres vestiges. L'un des Eschburg avait été envoyé extraordinaire de Bavière à Berlin, au dix-huitième siècle, et c'est à son retour au pays qu'il fit construire le manoir moderne au bord du lac.

Au début du vingtième siècle, les Eschburg jouissaient encore de quelque fortune. Ils possédaient alors une papeterie et une filature. En 1912, le fils aîné du clan, l'héritier, périt dans le naufrage du Titanic, ce dont on tira quelque fierté dans la famille par la suite. Il avait réservé une cabine de première classe et ne voyageait qu'en compagnie de son chien. Il renonça à monter dans l'une des chaloupes, sans doute parce qu'il était trop ivre pour cela.

Son frère cadet vendit les possessions de la famille, fit des placements en Bourse et, pendant la période d'inflation des années vingt, perdit la plus grande partie

de la fortune. Dès lors, on ne disposa plus jamais des fonds nécessaires pour rénover correctement le manoir. Le crépi des murs s'écaillait, les deux ailes latérales n'étaient pas chauffées en hiver, la mousse envahissait les toits. Au printemps et en automne, on disposait des seaux dans les combles pour y recueillir l'eau de pluie.

Presque tous les Eschburg étaient des chasseurs et de grands voyageurs, et, pendant près de deux cent cinquante ans, ils avaient entreposé les objets qu'ils affectionnaient dans les pièces du manoir. Trois pieds d'éléphant convertis en porte-parapluie trônaient dans le vestibule, et des épieux du Moyen Âge, longues piques dont on usait jadis pour la chasse au sanglier, en ornaient l'un des murs. Dans l'antichambre du premier étage, deux crocodiles empaillés se livraient une bataille acharnée, l'un avait perdu un œil de verre, l'autre avait eu la queue sectionnée. Un immense ours brun, dont la fourrure s'était considérablement éclaircie au niveau du ventre, se dressait de toute sa hauteur dans la buanderie. Des crânes de koudous et d'oryx gazelles étaient accrochés dans la bibliothèque et, sur l'un des rayonnages de celle-ci, on distinguait, entre Goethe et Herder, la tête d'un gibbon atteint de strabisme. Non loin de la cheminée reposaient des tambours, des cors naturels, des pianos à pouces du Congo. Deux dieux de la fertilité africains, en ébène, noirs et graves, montaient la garde à l'entrée de la salle de billard.

Dans les couloirs, des icônes de Pologne et de Russie voisinaient avec des agrandissements de timbres-poste indiens et des lavis japonais. Il y avait là des petits chevaux chinois en bois, des pointes de javelot rapportées

d'Amérique du Sud, les crocs jaunes d'un ours polaire, une tête d'espadon, un tabouret reposant sur les quatre sabots d'un hippotrague noir, des œufs d'autruche, des coffres en bois d'Indonésie dont on avait égaré les clés depuis des lustres. L'une des chambres d'amis regorgeait de faux meubles baroques de Florence ; dans une autre chambre, une vitrine-table renfermait des broches, des étuis à cigarettes et une bible de famille au fermoir argenté.

Tout au fond du parc étaient les petites écuries avec leurs cinq boxes. Les vrilles du lierre en tapissaient les murs, l'herbe poussait entre les pavés de la cour. La peinture des volets s'était écaillée, la rouille avait bruni l'eau. Du bois de chauffage séchait dans deux des boxes ; dans un troisième, on remisait en hiver des bacs à fleurs, du sel de déneigement, l'affouragement du gibier.

C'est dans cette demeure que Sebastian vint au monde. Pour tout dire, sa mère eût préféré de beaucoup accoucher à la maternité de Munich, mais la voiture était restée trop longtemps dans le froid et refusa de démarrer. Cependant que le père s'acharnait sur le starter, les premières contractions se firent sentir. On envoya quérir le pharmacien du village et son épouse. Le père de Sebastian patienta dans le couloir, devant la chambre de sa femme. Lorsque le pharmacien, deux heures plus tard, lui demanda s'il voulait couper lui-même le cordon ombilical, il le rabroua, arguant qu'après tout le démarreur était foutu. Il s'en excusa quelque temps plus tard, mais, au village, on s'interrogea longuement sur ce que cela pouvait bien signifier.

Dans la famille de Sebastian, les enfants n'avaient encore jamais fait l'objet de tous les soins. On leur inculquait l'art et la manière de bien tenir ses couverts, de faire le baisemain, et qu'un enfant doit parler le moins possible. Pour le reste, c'est à peine si l'on s'occupait d'eux. Sebastian dut attendre d'avoir huit ans pour s'asseoir à la table de ses parents.

Jamais il n'aurait imaginé vivre ailleurs qu'au manoir. Quand il partait en vacances avec sa famille, il ne se sentait pas à l'aise dans les hôtels. Il était content de rentrer, et que tout fût encore là : les madriers sombres des couloirs, l'escalier de pierre aux marches lissées par les ans, la lumière languissante de l'après-midi dans la petite chapelle de guingois.

Depuis toujours, deux mondes coexistaient dans la vie de Sebastian. La rétine de ses yeux percevait les ondes électromagnétiques comprises entre 380 et 780 nanomètres, son cerveau les convertissait en deux cents teintes et coloris, cinq cents degrés de luminosité et vingt quantités de blanc différentes. Il voyait ce que les autres êtres voyaient. Mais c'est *en lui* que les couleurs étaient différentes. Elles n'avaient pas de nom, car il n'y en aurait pas eu assez. Les mains de la bonne d'enfants étaient ambre et cyan, sa chevelure resplendissante lui apparaissait violette avec une touche d'ocre, la peau de son père n'était qu'une grande surface pâle, d'un bleu vert. Sa mère seule n'avait pas de couleur. Sebastian crut longtemps qu'elle n'était faite que d'eau, et qu'il n'y avait qu'à l'instant où il pénétrait dans sa chambre qu'elle revêtait l'apparence que tous lui connaissaient. Il admirait la

célérité avec laquelle elle accomplissait chaque fois cette métamorphose.

Quand il apprit à lire, les lettres de l'alphabet furent elles aussi pourvues de couleurs. Le *A* était d'un rouge aussi vif que le cardigan de l'institutrice du village, ou que le drapeau de la Suisse, qu'il avait aperçu l'hiver précédent, au refuge de montagne: un rouge épais, vigoureux, sans équivoque. Le *B* était bien plus volatil et léger, il était jaune et avait l'odeur des champs de colza sur le chemin de l'école. Il flottait dans l'espace au-dessus du *C* vert clair, plus éthéré, plus accueillant que le *K* vert foncé.

Et comme toutes les choses, outre la couleur visible, revêtaient par surcroît l'autre couleur, l'invisible, le cerveau de Sebastian entreprit de mettre un peu d'ordre dans cet univers. Il en résulta peu à peu une carte des couleurs, parcourue de milliers et de milliers de routes, de rues, de places et de venelles, et chaque année apportait ses alluvions nouvelles. Il parvenait à s'orienter sur ce plan, les couleurs gouvernaient ses souvenirs. La carte devint une image parfaite de son enfance. La poussière de la maison y avait la couleur du temps: un vert foncé, très doux.

Il n'en parlait pas, il croyait encore que tous les autres voyaient ainsi. Il ne tolérait pas cependant que sa mère lui enfilât des pull-overs bigarrés. Alors il s'emportait, les mettait en pièces ou s'en allait les enterrer au fond du jardin. À force d'insistance, il obtint de ne plus porter que le sarrau bleu foncé des paysans de la région, et,

jusqu'à sa dixième année, ce fut là son uniforme de tous les jours. Il arrivait parfois qu'il coiffe un bonnet en plein été, juste parce qu'il avait la bonne couleur. La jeune fille au pair présentait que Sebastian était différent des autres. Sitôt qu'elle avait un nouveau parfum, ou un nouveau rouge à lèvres, il s'en apercevait. Elle appelait parfois son petit ami, à Lyon, s'exprimait alors en français, mais il lui semblait que Sebastian comprenait cette langue étrangère, comme s'il lui suffisait pour cela du timbre de sa voix.

À dix ans, Sebastian fit son entrée au pensionnat. Son père, son grand-père et son arrière-grand-père en avaient été les élèves et, la famille n'ayant plus un sou vaillant, on lui octroya une bourse. La direction du pensionnat fit parvenir une lettre au manoir. On y détaillait méticuleusement la tenue que chacun des garçons devrait apporter, de combien de pantalons, de chandails et de pyjamas il convenait de se munir. La cuisinière du manoir dut coudre un numéro dans chacun des vêtements de Sebastian pour qu'on ne les confondît pas avec ceux des autres pensionnaires à la lingerie. Elle écrasa quelques larmes lorsqu'elle descendit la valise du grenier, à la grande fureur du père de Sebastian, lequel jugeait cette sensiblerie déplacée, car enfin on ne mettait tout de même pas le garçon en prison. Elle pleura cependant et, bien que le règlement le lui eût strictement défendu, elle glissa un pot de confiture et quelques billets de banque entre les chemises propres.

Au vrai, elle n'était même pas cuisinière. Voilà bien longtemps qu'il n'y avait plus de personnel de maison au manoir. Elle faisait partie de la famille, c'était une

parente éloignée, une tante qui, du temps de sa splendeur, avait été la gouvernante et la maîtresse d'un consul d'Allemagne en Tunisie. Ledit consul ne lui avait rien laissé. Aussi s'était-elle réjouie que les Eschburg la recueillent. Il arrivait qu'on lui verse des gages, mais on se contentait la plupart du temps de lui donner le vivre et le couvert.

Quand Sebastian fut conduit au pensionnat par son père, il aurait voulu emporter avec lui les renoncules blanches qui flottaient sur les eaux du lac, les bergeronnettes, les platanes qui se dressaient devant le manoir. Son chien se prélassait au soleil, son pelage était chaud, Sebastian ne sut trop que lui dire. Le chien mourut six mois plus tard.

En route vers le pensionnat, Sebastian eut le privilège de s'asseoir à l'avant. Dans la vieille automobile, lors des longs trajets, il était toujours pris de nausées sur la banquette arrière. Il regardait par la vitre, se figurait que le monde venait d'être créé à l'instant et qu'il ne fallait surtout pas que son père conduisît trop vite si l'on voulait qu'il fût prêt en temps et en heure.

Après les jardins fruitiers, au bord de ce grand lac que son père appelait *la mer souabe*, ils atteignirent la frontière suisse. Son père lui dit qu'un *no man's land* s'étendait entre l'Allemagne et la Suisse. Sebastian se demandait à quoi pouvaient en ressembler les habitants, quelle langue était la leur, s'ils avaient seulement une langue.

L'uniforme conférait au douanier toute la dignité requise. Il contrôla le passeport flambant neuf de Sebastian, demanda même à son père s'il avait quelque chose à déclarer. Sebastian regarda fixement le pistolet du douanier. Celui-ci l'avait glissé dans un étui usé, et Sebastian déplorait que l'homme n'eût pas à le dégainer.

De l'autre côté de la frontière, son père s'arrêta à un